

Montréal, ce 7 novembre 2008

Françoise David

Chère Françoise,

Cela fait un moment que je vous regarde, ce qui me console du reste des choses. J'admire votre énergie, votre passion, votre sincérité et ce courage qui a fait qu'un jour, ou une succession de jours, vous avez voulu vous engager dans la lutte pour changer la couleur du temps présent. Vous le savez mieux que nous traversons au Québec depuis un bon moment une zone de tempête, d'autant difficile qu'on ne sent même pas le vent. On ne voit que les dégâts qu'il laisse sur son passage. Et la déprime en est la forme la plus évidente. C'est notre manière discrète, ici, de mourir en silence. Les gens ont l'habitude de se taire pour ne pas déranger. On l'a appris de génération en génération. Bien sûr, il y a une légère couche qui fait assez de bruit pour qu'on ne puisse entendre ce silence assourdissant. Les gens dans les maisons, Françoise, sont tristes. Ils ont l'impression que les années passent et que leur énergie s'évapore pour rien. Ils n'ont pas perdu cet élan généreux qui fait la force de cette société. Mais où se tourner? Ils leur arrivent, comme il m'arrive, de regarder votre visage passionné, surtout de vous entendre défendre la

justice sociale, pour sentir comme un frémissement de printemps. Cette irrésistible montée de sève qui dirige nos sentiers battus vers la verte campagne.

Avec l'arrivée d'Obama qui, par sa simple présence, fait reculer le cynisme facile, on ne peut s'empêcher de croire à ce que l'on tente de nous empêcher de croire. On nous encourage sans cesse à accepter l'ordre des choses. On se moque de ceux qui affirment qu'il faut refuser cette vie stagnante pour ouvrir la fenêtre et laisser la rumeur du monde nous emporter. Depuis quelques années nous sommes devenus si repliés sur nous-mêmes, si renfermés, qu'on a parfois l'impression de vivre un hiver sans fin. Les puissances d'argent qui défendent le statut quo semblent si confiantes qu'on a fini par croire que cette mascarade de vie était la vie même. On se moque de tout élan, de toute émotion, de tout lyrisme, comme si tout cela ne pouvait s'accorder avec les chiffres, la comptabilité, les budgets et les projets. Comme dit Obama : on peut faire deux choses à la fois. Et c'est ce que vous représentez. Un lyrisme qui ne soit pas exempt d'un sens du concret. Rêve et désir sont les mamelles de la vie. On n'est pas obligé de travailler sans danser, ni de danser sans travailler. On peut faire les deux.

Comme je vous l'ai dit, je tiens à garder ma liberté de circuler, de penser. Je ne veux rejoindre aucun parti, aucun groupe, même si je retrouve ma sensibilité chez vous. Mon objectif au Québec c'est, avec beaucoup d'autres, de redonner force à la figure de l'intellectuel libre. Libre mais engagé dans cette passion de la vie. Je crois à la notion de désir. Et je crois que c'est parce qu'on ne désire plus vivre pleinement que le marché

a pris une telle importance dans nos vies. On ne cesse de nous recommander d'acheter pour calmer notre faim d'une chose plus forte que la possession. Je marche seul tout en m'arrêtant parfois pour prendre un café avec les gens que j'aime. Chère Françoise David, je prendrai un café avec vous dès que vous pourrez. C'était pour ma grand-mère le sommet de la civilisation. Je rêve d'une société où l'on s'arrête de temps en temps pour converser doucement avec l'autre. Vous voyez, je ne désire pas grand-chose.

Bonne chance, Françoise.

Dany Laferrière